



3. LES ÉLÉPHANTS MORTS, même à l'état de squelettes, suscitent de fortes réactions chez leurs congénères. C'est un phénomène unique dans le monde animal. Si d'autres espèces, tels les chimpanzés, manifestent un certain intérêt pour leurs congénères morts ou mourants, elles s'en désintéressent quand le corps commence à se décomposer.

Après le binôme mère-petit, l'unité sociale la plus fondamentale est le groupe familial, qui se compose de femelles adultes étroitement apparentées et de leur progéniture (les jeunes mâles quittent ce groupe quand ils sont âgés de 9 à 18 ans, et vivent alors en bandes). L'échelon suivant est le groupe de liaison, qui se compose de plusieurs familles également apparentées, mais moins étroitement que les membres d'un groupe familial. Vient ensuite le clan, qui comprend tous les éléphants partageant leur territoire pendant la saison sèche. Ce territoire est variable et souvent immense, atteignant des milliers de kilomètres carrés dans les savanes africaines. Les groupes d'un clan s'y rencontrent régulièrement, de sorte que chaque individu entre en contact avec un grand nombre d'animaux plus ou moins proches socialement, génétiquement et géographiquement.

Les éléphants manifestent alors des comportements sociaux complexes, qui traduisent des capacités cognitives élaborées. Un exemple est la réaction aux individus morts ou mourants. La plupart des animaux leur témoignent peu d'intérêt, mais les éléphants sauvages y réagissent de façon spectaculaire, parfois même quand ils appartiennent à d'autres espèces. Quand un congénère est malade, mourant ou mort,

Les éléphants ont-ils conscience d'eux-mêmes ?

Le test du miroir consiste à tracer une marque sur le front d'un animal à son insu, puis à le placer devant un miroir. S'il touche son front et non le miroir, cela signifierait qu'il a conscience de lui-même. Des chercheurs ont rapporté que les éléphants réussissent ce test, mais ces résultats sont controversés, notamment parce qu'on peine à les reproduire.

les pachydermes approchent le corps dans un silence inhabituel, le touchent avec la trompe, essaient de le redresser ou de lui mettre de la nourriture dans la bouche, le défendent contre les prédateurs... Une fois assurés qu'il est mort, ils le couvrent de terre et de végétation, comportement qu'ils adoptent également envers des humains décédés.

Les chimpanzés réagissent aussi de façon intense à l'égard d'individus morts (qu'ils peuvent frapper et traîner de façon craintive et agressive, ou, à l'inverse, toucher et toiletter doucement), mais ils s'en désintéressent quand le corps commence à se décomposer. Les éléphants, eux, sont sensibles même aux os ou aux défenses de leurs congénères, comme l'a montré en 2006 l'équipe de K. Mc Comb. Ils reniflent ces restes, les touchent et placent délicatement leur pied dessus, tout en leur témoignant un grand intérêt par rapport à celui qu'ils portent aux squelettes d'autres grands herbivores.

On ignore ce que les éléphants saisissent exactement de la mort, mais leurs réactions suggèrent une certaine compréhension du sens de ces restes. En revanche, l'existence de cimetières d'éléphants n'est qu'un mythe. Ce dernier est sans doute né de la découverte de grandes concentrations de carcasses, qui peuvent s'expliquer par des épisodes de sécheresse ou de chasse intensive.

Autre faculté cognitive élaborée, la « théorie de l'esprit » : il s'agit de la capacité d'imaginer ce que les autres ressentent, pensent, savent ou veulent. Dès l'enfance, nous l'utilisons presque constamment lorsque nous dialoguons avec d'autres personnes. Nous pouvons ainsi prédire et comprendre leur comportement, saisir leur point de vue, coopérer sur un travail complexe, ou les renseigner sur un point que nous savons peu clair pour elles.

La théorie de l'esprit est-elle l'apanage de l'homme ? Le débat est vif, et de plus en plus de spécialistes de la psychologie animale l'attribuent aussi à d'autres espèces, tels les grands singes ou les dauphins. Plusieurs travaux suggèrent que les éléphants en sont également dotés. Dans une étude publiée en 2008, L. Bates et ses collègues ont analysé près de 250 observations recueillies au cours de 35 années d'étude sur des éléphants sauvages. Ces derniers se comportent comme s'ils étaient dotés d'une empathie équivalente à celle